

Recherches sociographiques



André CHEVALIER, *La paroisse post-moderne. Faire Église aujourd'hui : l'exemple du Québec*

Raymond Lemieux

Volume 36, numéro 1, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056932ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056932ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lemieux, R. (1995). Compte rendu de [André CHEVALIER, *La paroisse post-moderne. Faire Église aujourd'hui : l'exemple du Québec*]. *Recherches sociographiques*, 36(1), 158–160. <https://doi.org/10.7202/056932ar>

Dans une écriture alerte et dense, Côté nous offre une étude fort bien documentée et menée à l'aide d'un cadre théorique précis et habilement manié. Elle démontre de façon convaincante la corrélation entre les transformations du style de transactions politiques propre à chacun des deux groupes et l'évolution de la socialisation sacrale qu'ils mettent en œuvre.

L'horizon de ce travail déborde largement les deux cas qui constituent son champ d'investigation. Beaucoup de sociétés contemporaines sont traversées par une véritable effervescence religieuse (nouveaux mouvements religieux, montée des intégrismes, etc.) qui donne lieu à des transactions politiques très diversifiées, dont certaines tournent parfois au tragique. L'analyse de Côté est particulièrement pertinente dans un tel contexte, puisque son cadre théorique et interprétatif est susceptible d'applications quasi illimitées, particulièrement, comme elle le note, pour l'étude d'«entreprises sociales totalisantes» (p. 229). Si elle n'éclaire pas «l'essence de l'expérience religieuse» (p. 228), elle aide néanmoins à mieux comprendre les tensions auxquelles donne lieu la rencontre du religieux et du politique et les échanges complexes qu'elle engendre. Cette approche, parmi d'autres, peut ainsi favoriser l'adaptation des acteurs sociaux au pluralisme religieux actuel.

Jean DUHAIME

*Faculté de théologie,
Université de Montréal.*

André CHEVALIER, *La paroisse post-moderne. Faire Église aujourd'hui : l'exemple du Québec*, Montréal, Éditions Paulines, 1992, 372 p.

À l'heure où les recherches empiriques sur la religion en Occident signent la *fin de la civilisation paroissiale*, il peut sembler paradoxal de défendre l'idée d'une *paroisse post-moderne*. Pourtant ce texte, dont le contenu a fait l'objet d'une thèse de doctorat en théologie à l'Université Laval en 1990, est d'une remarquable richesse. Là où beaucoup se posent la question de l'avenir du christianisme, il ne cherche pas à dessiner les traits de la foi de demain, mais à indiquer les chemins à emprunter pour que le mot *foi* ait un sens, à dresser un «programme» (selon les titres des trois chapitres de la dernière section de l'ouvrage) pour qui voudrait inscrire l'Église, communion de foi, dans une société dont les anciens cadres prescriptifs sont devenus désuets, quand il leur arrive encore de manifester quelque maladroite vitalité.

Certes le qualificatif de post-moderne pourrait mériter discussion. On sait combien il peut paraître douteux à une sociologie empirique qui rencontre partout, surtout dans le champ religieux, les confiscations par la rationalité instrumentale de ce qui faisait autrefois question de sens. C'est la modernité qui semble aujourd'hui être en train de s'installer dans l'univers des «biens de salut», bien plus qu'une énigmatique post-modernité. Mais l'auteur réussit ici à dépasser les insuffisances habituelles du concept et on comprend qu'il ait besoin d'un terme pour désigner ce dont il veut parler: non pas d'une post-modernité rencontrée sur le terrain et dont les entreprises ecclésiastiques de restauration n'auraient été jusqu'ici que des avatars, mais d'un projet de fondation utopique. «Entre l'institution séculaire et le

projet de communion, entre la mission du peuple de Dieu et les destins privatisés, entre le retour du religieux et l'impératif évangélique, le point tournant est bien la *fondation d'un sujet* maître de son expérience et responsable de la communion», nous dit-il (p. 349, nos italiques). «La normalité paroissiale, c'est la tension entre la Parole de Dieu et les intentions d'un sujet autonome en train de faire sa propre histoire. Le terme d'ecclésialité pourrait qualifier cette tension normale. L'effort d'un programme paroissial consiste à donner à cette tension ses références, ses modes d'intégration et ses voies d'appartenance.» (*Ibid.*)

On aura compris que l'auteur ne se présente pas comme «objectiviste» mais comme engagé dans un projet de société bien concret, dont il cherche précisément à mieux définir les termes. En fait, il a été curé et la page couverture du livre nous énumère les charges pastorales dont il était responsable au moment de sa rédaction. Mais on aura compris aussi que, loin de boudier les outils de la sociologie contemporaine, il en nourrit son travail d'intelligence vis-à-vis de ses propres engagements.

Loin, également, de nier la fin de la civilisation paroissiale, il en fait l'objet de la première partie de sa réflexion. Mais attention : si cet effondrement des structures d'encadrement social que représentait la paroisse semble inéluctable, il ne signifie en rien la fin de la religion ni l'annonce d'un insolite retour du religieux. Dans le monde contemporain, la religiosité s'explique certes par une faillite : celle de la modernité et de son versant contre-culturel à proposer de véritables projets de sens aux individus laissés à eux-mêmes face à un horizon vide ou coincés dans l'enfer matérialiste. Mais dès lors cette religiosité fait voir, selon le mot de Danièle HERVIEU-LÉGER : «le processus de réorganisation permanente du travail de la religion dans une société structurellement impuissante à combler les attentes qu'il lui faut susciter pour exister comme telle» (p. 35).

Le problème ainsi posé, on saisit mieux les impasses auxquelles se sont heurtées les restaurations récurrentes entreprises par l'Église, celle du Canada-français et du Québec en particulier, depuis plus d'un siècle. Pour l'auteur — nous devons lui en savoir gré — la modernité d'ici n'a pas commencé avec la Révolution tranquille comme le sentiment en sévit trop souvent, mais s'inscrit en filigrane de l'histoire religieuse. Elle s'est manifestée dès que l'Église a été confrontée à l'urbanisation. Quand M^{gr} Bruchési dénonce, en 1898, l'affaiblissement *de l'esprit chrétien et le goût des plaisirs du monde*, il en prend acte à sa manière, en leader d'une entreprise visant à assurer la pérennité de l'«Église-nation», pour en contrer les effets néfastes.

L'auteur intègre largement les travaux d'HAMELIN et GAGNON sur l'*Histoire du catholicisme québécois* au vingtième siècle, pour montrer les limites des tentatives récurrentes de restauration de l'Église-nation, jusqu'à l'installation du modèle *Église-communauté de foi* dans les années soixante-dix et quatre-vingt.

Ainsi équipé, il peut entreprendre le projet qui lui est propre : tenter de montrer, une fois révolu ce catholicisme paroissial, comment un autre sens pourrait être donné à la paroisse, un sens qui se structurerait non pas d'une fonction sociale d'encadrement et de répression des subjectivités, mais de la recherche d'une *pertinence pour la foi*, telle qu'entreprise par des sujets mis en demeure d'inscrire leur expérience dans le monde contemporain.

Dans la deuxième section de l'ouvrage, l'auteur identifie les principaux repères juridiques, théologiques et ecclésiologiques d'une telle entreprise de refondation de la paroisse. Dans la troisième, enfin, il esquisse ce qui est pour lui un véritable programme de conversion,

non seulement des structures acquises mais surtout, les dites structures laissant plus de liberté qu'il ne semble à première vue, de la pensée. La notion de «programme», ici, prend tout son sens et devient moteur de la réflexion: il s'agit en effet non pas de réaliser l'utopie, moins encore d'instaurer des fantasmes de paradis perdu, mais d'*inscrire dans l'histoire* des projets d'action qui signifient l'acte de foi dont ils sont porteurs pour les sujets. Et surtout, de façon à ce que cet acte de foi quitte la magie du discours pour intégrer la pratique de l'histoire, d'y inscrire des projets d'action qui se donnent l'exigence de rendre compte de leurs présupposés, de leurs limites et de leurs visées.

Tel est finalement le sens du mot «communion» coordonné à celui de «programme». Le «programme de communion» ne consiste pas, dès lors, à exalter les acquis culturels des communautés héréditaires, géographiques ou sélectives, mais bien à permettre au sujet de s'exiler de son identité acquise, conformisme socioreligieux compris, pour se porter vers l'autre. Ainsi, nous dit l'auteur,

«pour pratiquer la mission, une seule voie nous est apparue. Une voie unique et seconde, une voie étroite de déconstruction et de fondation, affirmant l'autonomie radicale de la personne, renonçant aux liens fondateurs entre Église et modernité et reconstruisant le discours chrétien (la communion) à travers la reconstruction du discours de la raison. C'est une voie seconde, parce que relative à la culture, parce qu'offerte à la mission pour produire la communion [...]. La paroisse, comme dispositif culturel, doit s'entendre comme élaboration d'une pensée de la déconstruction et de la fondation. Nous n'oublions pas qu'il faut bien inculturer l'évangile et inculturer la mission chrétienne. Mais cela prend la direction suivante: *une paroisse ne transmet pas la culture religieuse, une paroisse produit une culture religieuse transmissible*».

À l'heure des grandes interrogations sur la culture religieuse, dans les Églises comme dans la culture sécularisée, l'auteur a voulu non pas prendre le parti d'une institution désuète mais saisir, en quelque sorte, jusqu'à quel point les pratiques du christianisme peuvent être refondées en modernité. À ce titre, il l'énonce lui-même en conclusion, «l'effondrement de la vie paroissiale n'est que la manifestation de l'effondrement du système des représentations chrétiennes. La tâche de reconstruire la paroisse n'est autre que la tâche de reconstruire les bases et les pratiques du discours chrétien enfermé dans les problématiques du monde moderne.» On ne voit certes pas encore à l'œuvre le dépassement des entreprises de restauration jusqu'ici typiques de la confrontation du christianisme et de la modernité. Mais on peut militer pour une entreprise ecclésiale qui, au lieu de tenter névrotiquement de moderniser l'emprise sociale de son action par des sacrifices toujours plus coûteux à la rationalité instrumentale, cherche un christianisme capable de reconstruire le discours religieux au-delà des modèles fermés que lui a assignés sa confrontation à la modernité.

Telle est en tout cas la réponse de l'auteur de ce texte dynamique et militant, mais foncièrement intelligent, à la question lancinante posée par les philosophes et les sociologues, reprise ici à satiété par les théologiens: «Le christianisme a-t-il un avenir?».

Raymond LEMIEUX

*Groupe de recherche en science de la religion,
Université Laval.*